

Rêves paniques d'une nuit d'été

Fernando Arrabal

Volume 39, Number 154, Spring 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53534ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Arrabal, F. (1994). Rêves paniques d'une nuit d'été. *Vie des arts*, 39(154), 13–13.

RÊVES PANIQUES D'UNE NUIT D'ÉTÉ

Note

Nous avons omis de publier ce texte de l'écrivain Fernando Arrabal qui était destiné à accompagner l'œuvre de Maurice Hayoun *Besos en ut majeur* reproduite dans le cahier artiste écrivain (N° 153) de Vie des Arts.

Mardi 2 Août. J'entendis d'excentriques et extravagants mugissements et je quittai à toute allure l'Académie au milieu d'une leçon donnée par Platon. Je traversai la Cinquième Avenue avec Andy Warhol et j'arrivai à la Chambre des Députés de Madrid. On avait construit un parapet devant les deux lions de bronze de la porte, mais Aristote m'aïda à le franchir. À l'intérieur du Parlement, il y avait une armoire gigantesque. J'en ouvris la porte. Je découvris une petite vache de dix centimètres coiffée d'un chapeau melon. Elle me regarda fixement, me sourit avec douceur et me dit « Je suis Socrate. »

Dimanche 7 Août. Sans trouver les mots propices aux compromis ni les termes propres aux exigences, Sancho Pança vint me voir avec son orchestre d'infirmités. Je compris enfin qu'il essayait de me vendre les rêves de Cervantès pour cinq cents écus d'or. Je me rendis au marché de Ciudad-Rodrigo pour emprunter l'argent à Marguerite Yourcenar. Mue par le contentement plus que par l'espoir, elle me confia qu'elle pouvait gagner cette somme en jouant au basket. Grâce à Samuel Becket, elle ne cessait pas de mettre la balle au panier. Comme j'allais obtenir les 500 écus, le ballon se transforma en un boulet d'acier. On nous mit des chaînes avec le boulet et on nous enferma dans les geôles d'Alger. Sur la paroi, Miguel de Cervantès avait écrit voilà quatre siècles: « Je ne rêve jamais, même fou. » Et je m'éveillai.

Mardi 30 Août. Enclin à rechercher la clarté dans les vérités, je demandai à Freud d'analyser mes rêves. Nous étions, chez moi, dans le cellier. Comme des boudins pendaient du plafond, Freud en mangea un et but un verre de lait. Quand il se mit à m'expliquer mon premier rêve, un dromadaire entra. Puis trois autres se fauilèrent entre nous sans se soucier de notre présence. Je ne savais où me fourrer tant j'avais honte. Nous décidâmes de nous rendre dans un autre endroit. C'était la salle de bains du Premier Ministre. À peine Freud commença-t-il à

parler qu'on entendit une grande effervescence mêlée de ricanements. Felipe Gonzalez, Jack Lang et deux dromadaires folâtraient, tout heureux, dans la baignoire remplie de lait et de boudins. Freud dit au Premier Ministre: « Cessez de barboter ou je ne parle pas de vous dans mon prochain livre. » Alors apparut Jaruzelski de très mauvaise humeur et entouré de son escorte vaticane. Il nous dit avec fureur: « Comment osez-vous rester vêtus en présence de Felipe Gonzalez? Baissez tout de suite vos pantalons comme lui, malappris. » Freud lui répondit calmement: « Tais-toi, crétin, sinon je t'introduis dans un rêve d'Arrabal avec des boudins et des dromadaires. » Une telle peur m'envahit tellement que je m'éveillai tout tremblant.

Mercredi 31 août. Dès que retentit le dernier coup de neuf heures, je m'aperçus qu'il ne me restait plus que 50 minutes pour remettre mon dernier rêve au Cirque Divers. Mais avec de joyeuses licences et de turbulentes délices, Sarah Ferguson me mit dans un lit pliant au milieu de la Place Rouge. Nous y étions si serrés qu'une seule personne de plus n'aurait pu tenir. Les gens criaient en se pour-léchant: « Ça c'est de la perestroïka, mec. » Comme j'avais honte... et, en outre, il était si tard! Je fis un trou dans le matelas et je m'échappai. Je pris un side-car conduit par le chancelier Khol qui avait le derrière à l'air. Comme nous descendions la Septième Avenue, en direction du Cirque Divers, je sentis soudain la présence d'une femme à l'intérieur, entre mes jambes, qui me taquinait de sa bouche. C'était Lady Di! Nous roulions si vite que je craignis, à cause des cahots dus aux nids de poule, de voir la Princesse me mordre et faire de moi un châtré. Je fis un bond et, en planant, je parvins au Cirque Divers. André Stas était en train de se baigner avec Esther Williams dans une petite piscine située sous son ordinateur. Je l'entendis appeler Antaki avec un haut-parleur et lui dire: « Cet Arrabal va sûrement se réveiller à cheval sur son bidet. »

